

DU JEU THEATRAL AU DESSIN: UNE PRESENCE PAS INQUIETE

En se déplaçant dans sa pratique d'acteur pour, pendant une heure, dessiner sur scène, Philippe Léonard propose un beau spectacle qui interroge, mine de rien, les codes du théâtre.

Au centre de la scène, un immense chevalet. Sur les côtés, un tabouret, des tréteaux et, sur les tréteaux, des boîtes de craies et de fusains, une bassine d'eau, un antique appareil à cassettes taché de peinture. Un atelier d'artiste. Lorsque le spectacle commence, l'acteur, Philippe Léonard, pantalon de toile et chemise beige, un bonnet rouge vissé sur son crâne, choisit un morceau de fusain puis dessine quelques traits sur la feuille, un point, une tache. Il choisit ensuite une craie blanche avec laquelle il souligne le tracé d'une courbe, puis se recule et, dos au public, contemple son oeuvre. *Je pourrais déjà le laisser comme ça.* Il pourrait, oui; sous nos yeux, quelque chose qui évoquerait la beauté de l'abstraction minimaliste des dernières années de Miro – disons. Mais nous ne sommes qu'au début du spectacle et Philippe Léonard se remet au travail. Voilà qu'on remonte dans le temps – plus de trente mille ans. De l'abstraction de la deuxième moitié du XXe siècle nous passons à l'art pariétal; petit à petit on devine la courbe de l'encolure d'un cheval ou le dos d'un taureau, les silhouettes de petits chasseurs ou quelque créature mythologique. Puis c'est Eva, la modèle du cours de dessin, nue, qui apparaît sous nos yeux, puis son prétendant, un bouquet à la main. Là, les flots bleus de la mer, un bateau. Voilà.

Pendant une heure, Philippe Léonard va dessiner, au fusain, à la craie, s'interrompant de temps à autre pour de brèves prises de parole; il évoque ses dessins d'enfant, livre quelques anecdotes sur les cours d'académie (et sur Eva, la modèle), propose une réflexion émouvante sur la beauté et sur ce que nous laisserons comme trace dans le monde. *C'est incroyable, ces dessins que les gens ont réalisés il y a trente mille ans dans des grottes, sur des parois, juste avec un morceau de charbon de bois* dit-il à un moment, dans le spectacle. *Un jour la falaise au-dessus de la grotte s'est effondrée,*

on a fermé l'entrée, empêchant le vent, le froid, l'eau, les animaux et les hommes d'y toucher. Et puis un jour, en enlevant quelques pierres, on redécouvre ça comme si ces hommes et ces femmes avaient réalisé ces dessins il y a cinq minutes. C'est miraculeux. Moi je trouve que c'est un miracle. Et si une grande falaise s'effondrait devant nos vies d'enfants, d'hommes, de femmes modernes, qu'est-ce qu'on aurait envie de laisser que des hommes du futur pourraient découvrir dans trente mille ans ?

Comme la pluie, le spectacle de Philippe Léonard mis en scène par Pierre Richards, a quelque chose de fluide, d'évident, qui donne instantanément l'envie aux enfants et aux adultes de se saisir de fusains, de craies, de crayons, de pinceaux et de se jeter sur du papier, de la toile ou sur n'importe quelle surface sur laquelle dessiner. Un spectacle où le public s'abandonne avec grâce à la pure contemplation du dessin en train de se faire. En même temps, en se présentant sur scène, devant nous, moins pour jouer que pour dessiner, Philippe Léonard propose une forme originale, singulière, inclassable qui offre une foule de réflexions stimulantes sur notre rapport à l'art et au théâtre. *J'aime bien faire des spectacles un peu inclassables* nous dit-il. *J'aime bien bousculer la pensée des gens.*

Il est passionnant, par exemple, de voir comment *Comme la pluie* arrive à désacraliser l'oeuvre d'art, l'objet, le *résultat* (aussi beau soit-il), au profit du processus. On pense beaucoup au *Mystère Picasso*, le film de Henri-Georges Clouzot, dans lequel le réalisateur filme l'artiste au travail. Dans une scène assez célèbre, nous voyons un bouquet de fleurs, tracé de la main de Picasso, devenir poisson, le poisson se transformer en poule et la poule, finalement, en un visage couvert de plumes. L'oeuvre, pourrait-on dire ici – et notre plaisir esthétique – est davantage dans le processus filmé par Clouzot (l'accumulation des couches) que dans le résultat du geste de Picasso.

La vision de ce documentaire a été une étape importante dans la création de mon spectacle confirme Philippe Léonard. Dans *Comme la pluie*, souvent, celui-ci n'hésite pas à effacer, recommencer, transformer. Eva, nue, se vêt d'une jolie robe d'été. Un homme vient lui offrir un bouquet de fleurs. Sa main se pose sur son épaule. Finalement Eva tourne la tête vers l'homme. C'est le début d'une histoire d'amour; approche, séduction, premier regard, toutes choses qui ne sont pas forcément perceptibles dans le dessin final. Dans *Comme la pluie*, le dessin s'anime, est vivant. *Il y a un moment que j'aime bien, à la fin du spectacle : je me recule, il ne reste plus que le dessin et je laisse les spectateurs refaire le cheminement pendant vingt ou trente secondes.* La lumière change d'intensité et le dessin se transforme une dernière fois sous les variations de lumière. Nous sommes ici dans une expérience radicalement différente de ce que peut être la contemplation d'une oeuvre dans un musée. *Après le spectacle, en représentation scolaire, je donne généralement le dessin aux professeurs, je leur dis d'en faire ce qu'ils veulent, de le découper, de l'accrocher dans la classe. Je suis étonné par l'enthousiasme que ça provoque, c'est quelque chose que je n'avais pas du tout prévu. Je ne suis ni le premier ni le dernier à faire ce genre de dessin; en répétition, j'en ai jeté des dizaines.*

Comme l'acteur qui à chaque représentation refait les mêmes gestes, redit le même texte, Philippe Léonard reproduit d'ailleurs à chaque fois le même dessin; nous n'assistons pas à une performance artistique, nous sommes bien au théâtre. Mais ici aussi, le spectacle bouscule notre rapport au spectacle et à ses codes. *Ça faisait longtemps que l'idée de faire un spectacle avec des dessins me trottait dans la tête. Comme je m'intéressais à l'art pariétal, je voulais raconter l'histoire d'un enfant préhistorique. Après une journée, Pierre Richards m'a dit : «C'est casse-pieds, soit tu racontes, soit tu dessines.» On est parti dans le dessin avec l'idée que si de la parole vient, c'est parce*



qu'elle est nécessaire. Après deux ou trois jours, on a fait venir une classe pour voir si je pouvais dessiner de dos au public. On a essayé pendant un quart d'heure et tout de suite on s'est dit : « Ça fonctionne. » C'était très surprenant. Ce qui est encore un peu tabou, parfois, dans le théâtre jeune public, ne pose donc aucun problème dans *Comme la pluie*, Philippe Léonard passant effectivement plus de la moitié du temps dos aux spectateurs, face à sa feuille.

On a également découvert que les enfants parlaient pendant le spectacle continue-t-il. Pour moi c'est une grande joie parce qu'ils parlent de ce qu'ils voient; ici aussi, si la parole vient, c'est parce qu'il y a une nécessité de parler de ce qui est en train de s'élaborer. Et c'est vrai que, comme dans le film de Clouzot, on ne cesse d'anticiper ce qui se dessine sous nos yeux, de vérifier, ah, c'est un lion, non, un cheval, oh, la mer... Les enfants sont très respectueux. Dès que j'arrête de dessiner et que je viens vers l'avant, ils comprennent que je vais dire quelque chose et ils se taisent, ils écoutent. Je suis heureux d'avoir réussi à faire un spectacle où les enfants peuvent parler. Ça bouscule les enseignants; depuis vingt ans, on leur dit qu'ils doivent rester avec les enfants pendant le spectacle pour leur demander de se taire, et ici on leur dit de les laisser parler. J'aime bien des spectacles qui n'ont pas nécessairement une thématique mais qui vont un peu questionner des choses comme ça.

Si le spectacle déplace gentiment le spectateur, le processus de création déplace également Philippe Léonard dans sa pratique d'acteur. Généralement, quand tu répètes, tu rentres en scène, tu dis ton texte, tu te trompes, tu recommences, etc. Or, ici, en répétition, quand je dessinais, si je me trompais, je ne pouvais pas effacer et revenir en arrière. Si je reprenais en faisant semblant de dessiner ce que j'avais déjà dessiné, je n'étais plus du tout dans le même rythme et, du coup, ça ne marchait pas, la suite ne tombait pas juste. Donc, une fois que je commençais, je ne pouvais plus m'arrêter avant la fin. Si je me trompais, je devais me débrouiller. Chaque dessin commandait ainsi son filage, soit deux dessins par jour, un le matin et l'autre l'après-midi. Le soir, quand je rentrais chez moi, j'étais épuisé. Je me disais : comment se fait-il que je sois fatigué alors que je répète moins que sur un autre spectacle ? Je pense que passer du dessin au langage fait travailler les deux cerveaux. Je me suis alors aperçu, en répétitions, que quand je dessinais puis passais directement à la parole, soit je ne terminais pas bien le dessin, soit je n'étais pas juste dans la parole. C'est pour ça que dans le spectacle, souvent, je dessine, je m'arrête puis fais deux trois pas vers l'avant avant de parler. Ça permet à mes cerveaux de se déconnecter et de se reconnecter. C'est une question de fatigue psychique, mais aussi de justesse – une volonté de ne pas faire théâtre.

Et c'est sans doute ce qui est le plus beau, dans *Comme la pluie*, ce qui fait la réussite de son fragile équilibre : n'avoir en face de nous pas plus un acteur qui fait semblant de dessiner qu'un dessinateur qui ferait l'acteur, mais bien un acteur et un dessinateur, à égalité, qui s'échangent leur rôle tout au long du spectacle. Lorsque mon professeur de dessin est venu me voir, il m'a dit : « Un comédien ne pourrait pas faire ce que tu fais parce qu'il jouerait qu'il dessine, il ne serait pas dans le rythme du dessin. » Pierre, lui, me disait : « Reste bien dans le rythme du dessin, ne va pas faire l'acteur qui sait dessiner. » Tout le temps je dois penser à rester dans ce rythme et dans la spontanéité. On réalise alors combien, comme souvent dans la création, la très grande évidence de ce spectacle n'allait pas forcément de soi. Sa réussite aujourd'hui n'en est que plus magique.

Pour moi, *Comme la pluie*, c'est une présence en scène pas inquiète termine Philippe Léonard. Je suis quelqu'un d'assez stressé généralement. Dans mon précédent spectacle, par exemple, je devais rentrer en scène en dansant pour me détendre. Dans *Comme la pluie*, parfois, les gens du fond de la salle me disent après le spectacle : je n'ai pas toujours bien entendu ce que tu disais. Alors je leur dis : Ce n'est pas grave.

Régis Duqué